révéler ton vrai nom, ton passé.... nous dire quel a été le père de ces enfants...." Elle nommerait donc Beaufort ?.... Elle nommerait aussi Daguerre ?.... Et elle se retrouverait devant Beaufort.... devant Daguerre ? Il faudrait tout dire à son mari ?.... A ce pauvre homme, dont le cœur meurtri, faible comme un souffle, ignorant le terrible passé et ayant peut-être conservé au fond du cœur, avec une dernière et tremblotante lueur d'espérance, un peu d'amour pour sa femme ?....

Oui, si elle avait eu à chosir entre l'aveu à faire et la mort à supporter, elle aurait choisi la mort.

Elle ne répondait pas.

—Je vous disais tout à l'heure, reprit Valognes, que lorsque je vous aimais je ne vous eusse demandé aucun renseignement sur votre passé, dans le cas où vous auriez consenti à devenir ma femme. Oui, je vous adorais à ce point. C'est qu'il ne s'agissait que de moi, à cette époque, de moi seul. J'étais libre de ma conduite. Aujourd'hui, c'est autre chose. Il ne s'agit plus de moi, mais de Robert. C'est une lourde responsabilité que le mariage. Je viens vous prier de donner votre fille à mon fils, mais je tiens à vous déclarer, en même temps, que je veux connaître le mystère de votre vie. Vous avez été assez longtemps la Belle Ténébreuse. Il s'agit, à présent, d'avoir un peu plus de confiance dans ceux qui vous aiment. Plus de ténèbres, de la lumière. Si vous refusez, vous laisserez croire, à moi-même et à vos enfants, que le secret que vous cachez est bien redoutable, leur respect et leur affection n'en seront-ils pas diminués ! Si vous acceptez, au contraire, si douloureuse que soit votre confidence, ne trouverez-vous pas une consolation dans le bonheur de vos enfants—ce bonheur que vous seul aurez fait....—et aussi, ajouta Valognes avec émotion, dans l'amitié sincère, profonde, de celui qui vous parle ?

—Vous avez deviné, M. Valognes. Il y a dans ma vie un secret, et je ne veux pas qu'on le connaisse !....

—Pourquoi ne pas me le confier, à moi, votre ami ?

—A vous ni à personne.

—Ce secret entache donc votre honneur ?....

Elle baisse la tête.... puis la relève tout à coup et s'écrie :

—Non.... cela ne touche pas à mon honneur. J'ai le droit de porter haut le front !....

—Vous laissez le champ libre aux suppositions....

—Est-ce que j'y suis sensible ?

—Aux suppositions les plus absurdes....

—Peu m'importe.

—On peut dire que votre vie est chargée de toutes les fautes, depuis la première qui est celle de la femme tombée, punie par le mépris, jusqu'au vol inspiré par la misère et châtié par la prison....

—On peut tout dire, fit-elle mourante, tout est permis.

—Et vos enfants, avez-vous pensé à ce qu'ils seraient tentés de croire ?

Elle se dresse, horriblement pâle, et repousse Valognes.

—Vous me torturez le cœur, dit-elle.... et c'est bien inutile, allez, je ne parlerai pas....

Valognes la regarde longtemps, et il la voit si émue, si visiblement souffrante, qu'il ne sait vraiment s'il y a dans son cœur, à lui, plus de colère que de compassion.

Elle lui fait signe de la laisser.

Et il va retrouver son fils, sans ajouter un mot.

Lorsque Gérard apprit,—et ce fut presque aussitôt,—le résultat de la nouvelle tentative faite par Valognes et son fils, il dit à Marceline :

—Ne crains-tu pas un malheur ?

—Quel malheur ?

—Les jeunes filles ont l'imagination ardente. Elles ont encore en elles quelque chose de l'enfant, et l'enfant hait l'injustice. N'as-tu point peur de pousser Modeste à bout et de la porter à quelque acte désespéré ?

Marceline frémit. Elle n'y avait pas pensé.

—Veille donc sur elle avec soin, dit Gérard, car depuis quelque temps je la vois bien triste et bien fiévreuse !.... Parce qu'elle te paraît toujours douce et tranquille, parce que ses yeux restent baissés constamment, parce que rien ne semble changé dans sa vie extérieure, ne crois pas qu'elle s'endorme dans son amour et qu'elle ne se révolte pas, tout au fond, de la cruauté de ta volonté....

—Oh ! mon fils, comment me juges-tu ?

—Tu m'as appris la franchise, mère, et je ne sais vraiment pas de quel autre nom je pourrais appeler tes décisions....

—Tu es dur pour moi mon enfant.

—C'est que je trouve que tu n'es pas juste pour Modeste.

—Ne juge pas ta mère, mon fils.

—Je suis devenu un homme et un peu le chef de la famille. C'est à ce titre que je parle. Je répète donc, ma mère, ce que je te disais tout à l'heure. Surveille Modeste.... prends garde qu'il n'arrive un grand malheur, un malheur irréparable.... et que seule tu aurais à te reprocher.

—Que redoutes-tu ?

—Tout.

Il ne s'expliqua pas davantage.

Marceline avait beau essayer de se rapprocher de sa fille. Celle-ci la fuyait. Elle s'enfermait dans sa petite chambre dont les fenêtres enguirlandées de fleurs, donnaient sur l'Oise. Sa mère frappait à sa porte. Elle ne répondait pas. Alors Marceline s'en revenait, le cœur serré.

Appuyée sur la balustrade, pâle, les yeux rouges, Modeste, à sa fenêtre, passait des heures entières à regarder vaguement l'eau couler, mystérieuse et profonde.

A quoi rêvait-elle ?

Quelles pensées tragiques de désespoir traversaient son esprit.

Marceline ne la voyait presque plus, seulement aux heures des repas. Et il eût fallu être aveugle pour ne pas voir qu'il y avait du drame dans se yeux, jadis si doux, de jeune fille.

Et ce drame, Marceline n'osait le comprendre.

—Mon Dieu ! songerait-elle à mourir ?....

Oui, c'étaient des idées de suicide qui s'agitaient dans ce cerveau désenchanté.

Puisque sa mère refusait son bonheur et qu'il était impossible de deviner les raisons de son inexplicable refus, elle mourrait, le suicide mettrait fin à tout.

Deux fois déjà, Marceline ayant été obligée de s'absenter, et Gérard étant hors de Creil, appelé par des malades, elle n'avait pas retrouvé Modeste en rentrant.

La seconde fois, elle l'avait cherchée partout. Puis l'idée, l'horrible pensée lui était venue que Modeste pouvait être le long de la rivière.

Morte, déjà peut-être, morte !

Elle y courut.

Modeste était assise tout près du bord, ayant presque les pieds dans l'eau, et si ensevelie dans sa rêverie qu'elle n'entendit pas sa mère, cachée derrière les arbres, sur la rive.

C'était le soir, la campagne était déserte. Le soleil déclinait derrière les côteaux boisés, et déjà la forêt n'apparaissait plus dans le lointain que comme un énorme rideau sombre.

Tout à coup, Modeste se lève, passe lentement ses mains sur ses yeux.

Elle reste une seconde debout, puis elle fait un signe de croix.

—Robert ! dit-elle, mon bien-aimé Robert !....

Elle s'élance, mais sa mère l'a prévenue, et c'est dans les bras de Marceline qu'elle tombe et Marceline l'étreint de toutes ses forces de peur qu'elle ne lui échappe.

Modeste la repousse ; même elle la frappe sur les bras.

Elle est vraiment folle, à cet instant.

—Non, non, vas-t'en, vas-t'en !

—Malheureuse, malheureuse, qu'allais-tu faire ?

—Je veux mourir.... Laisse-moi.... Je veux mourir....

—Modeste, Modeste, je t'en supplie !.... Tu ne me reconnais donc pas ?.... Tu ne m'aimes donc plus ?

—Non, je ne t'aimes plus.... et c'est pour cela que je veux mourir.

—Ma pauvre enfant, reviens à toi.

Modeste continuait de faire des efforts pour échapper à sa mère. La colère, le désespoir doublaient ses forces. Et Marceline, paralysée par l'épouvante, ne la maintenait presque plus.

Modeste le voyait, redoublait d'efforts.

Elle avait un rire nerveux, tout en repoussant sa mère.

—Ah ! ah ! disait-elle.... je suis plus vigoureuse, va, et je mourrai et je ne penserai plus à rien.... Et ce sera ta faute.... et toute ta vie tu te reprocheras ma mort, et mon frère aussi te la reprochera.... Ah ! ah ! laisse-moi donc !....

Marceline, effarée, les yeux dilatés, ne la tenait plus que par une main, et elle sentait peu à peu cette main glisser dans les siennes sous les secousses répétées de la jeune fille.

Et celle-ci riait toujours :

—Ah ! ah !

Déjà, elle était à demi penchée sur la rivière....

—Mon enfant, mon enfant, je suis ta mère, je t'en supplie.... au secours, au secours, à moi, cria-t-elle au comble de l'épouvante et de l'horreur.

—Laisse-moi donc, puisque tu ne m'aimes pas !

—Je t'aime, je te donnerai Robert puisque tu le veux. Modeste, je t'en supplie, mon enfant, je ferai tout ce que tu voudras.

—Adieu, adieu, ma mère....

Cette fois les deux mains se sont désunies.

Modeste a chancelé, est tombée, s'est relevée, puis d'un bond s'est élancée dans la rivière.

—Robert ! dit-elle, Robert !

—A moi, au secours, ma fille se noie ! crie Marceline.

Et elle roule évanouie sur la rive, si près que ses mains trempent dans l'eau et qu'un mouvement encore la ferait rejoindre sa fille.

Mais un homme se précipite auprès d'elle.

C'est Gérard. Il vient de rentrer. Il a interrogé la domestique. Il a tout deviné. Il est accouru sur la rive et il a tout vu. — (Voir gravure, page 43.)

Il se jette dans l'Oise, plonge et ramène Modeste, demi morte, qui ne remue plus, qui a les yeux fermés, qui ne respire plus.

Il la transporte chez lui.

Marceline, qui revient à elle, le suit en chancelant.

Elle ne sait plus trop ce qui s'est passé.

Les idées sont encore troubles en son cerveau.

Et tout en courant, tout en emportant son précieux fardeau, Gérard désolé, répète :

—Tu vois, mère, tu vois, je te l'avais dit.... c'est le malheur que je t'annonçais.... il fallait prendre garde....

Elle baisse la tête. Elle ne répond pas. C'est sa faute. Elle s'en accuse intérieurement.

Mais c'est fini. Elle est vaincue. Elle ne résistera plus. Puisque son secret a failli tuer sa fille, elle se résout à ne plus le garder. Mais quelles souffrances ! Quelles angoisses !

JULES MARY

A suivre